



© **Les Éditions du Colporteur**

10 Allée Évariste Galois  
63000 CLERMONT-FERRAND

Mail : [contact@editionsducolporteur.fr](mailto:contact@editionsducolporteur.fr)

[editionsducolporteur.com](http://editionsducolporteur.com)



---

ISBN : 978-2-488726-05-4

Illustration de couverture : Sarah Leïla Roux.

Instagram : [@sarahleirart](https://www.instagram.com/sarahleirart) | Site internet : <https://lespetitesaquarelles.fr>

Relecture et correction : Sébastien Massoulié.

Mise en page : Clémence Massoulié.

Le Code de la propriété intellectuelle et artistique n'autorisant, aux termes des alinéas 2 et 3 de l'article L.122-5, d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration.

« Toute représentation ou reproduction intégrale, ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite » (alinéa 1<sup>er</sup> de l'article L. 122-4). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

La Vachère  
de Meyrand



Mylène **TAVERNIER**

La Vachère  
de Meyrand



« Et moi je dis :  
Qu'une sauvage née  
Vaut bien d'être estimée  
Après tout elle fait souvent la nique  
Aux "trop bien" cultivées, et toc ! »

*Je t'aime mélancolie,*  
Mylène Farmer



# 1931, Forez

*NB : les notes en italiques sont tirées de l'ouvrage Le parler d'Ambert et de sa région de Yolande CONVERT-CUZIN, Éditions de la Montmarie, Olliergues, 2003.*



**D'**ordinaire, les femmes d'ici attendent l'estive avec impatience. Passé les saints de glace, elles n'ont de cesse de lever les yeux sur les hauts du Forez pour observer la fonte des derniers névés et apprécier le net verdoisement des prés.

Chez nous, ce sont les femmes qui mènent les troupeaux en montagne de juin à octobre, tandis que les hommes demeurent dans la vallée pour les foins et la moisson.

Depuis mes premières années, je montais dans notre jas <sup>(1)</sup> de Meyrand avec ma mère, ma sœur et nos bêtes. C'était pour moi la meilleure part de nos vies paysannes. J'étais toujours ravie quand le mot

---

1 - Logis des vachères et des troupeaux dans les estives foréziennes, également appelé « loge ». Le jas à toit de chaume se compose d'une étable avec fenièrre et d'une logette attenante où les vachères dorment et fabriquent le fromage. Un ensemble de jas constitue une jasserie.

commençait à courir que l'herbe n'allait pas tarder à être à point là-haut et que telle ou telle ferme se préparait déjà à transhumer. Puis l'excitation me gagnait progressivement. Je me mettais à ne plus supporter les chaleurs d'en bas, l'absence de vent, les nuées de moustiques, et je ne quittais plus ma mère des yeux ; elle allait bientôt donner le signal du départ.

Cette année encore ne dérogeait pas à la règle, au détail près que ma sœur Suzanne était désormais employée chez d'autres, comme cela se faisait souvent pour les cadettes, et c'était Élizabeth Jouannis qui la remplaçait. Cela représentait assurément une ombre non négligeable au tableau.

Élizabeth était ma tante, la sœur de mon père, mais je ne la connaissais pour ainsi dire pas du tout. Elle avait quitté la ferme familiale peu après ma première année. J'ignorais les circonstances de son départ. Elles avaient dû être particulières car mes parents eux-mêmes ne l'avaient pas revue depuis de nombreuses années. Ils n'en parlaient jamais. À part son existence, j'aurais été bien en peine de renseigner quoi que ce soit à son sujet.

Elle arriva deux jours seulement avant la montée.

Les préparatifs étaient si prenants que les présentations se noyèrent dans l'ensemble des tâches à effectuer. Je l'observais à la dérobée mais n'échangeais pas plus d'une dizaine de mots avec elle le temps que nous fûmes à la ferme.

Elle-même ne chercha aucunement à nouer la conversation. Elle faisait ce qu'on lui disait de faire, consciencieuse et efficace. Elle avait, du reste, passé plus de temps dans cette maison que moi-

même et savait bien en quoi consistaient ce genre de préparatifs.

Sa propre mère ne semblait pas particulièrement émue de la retrouver après tant d'années. Il faut dire que ma grand-mère, à bientôt soixante-cinq ans, était quasiment sourde, aveugle et non loin d'être muette, bien que cette dernière affection fût davantage liée à un trait de caractère personnel plutôt qu'à la vieillesse.

Quoiqu'il en soit, ma tante non plus ne manifesta aucune effusion à son égard. Je leur trouvais le cœur dur tout en sachant que la fibre émotionnelle de la famille était du côté des Marchepoil, celui de ma mère, bien plus que du côté des Jouannis, celui de mon père.

Pour tout dire, le retour d'Élizabeth n'avait pas l'heur de réjouir qui que ce fût. Son frère — mon père — s'adressait à elle sur un ton de cordialité un peu outrée, comme au garde champêtre ou au maquignon, qu'il n'appréciait guère mais qu'il convenait de ne pas froisser.

Quant à ma mère, elle était tout au départ, voltigeant de-ci de-là dans sa grande jupe de drap gris et son tablier « bleu roi », comme elle disait pour le différencier du tablier noir de l'étable, alors qu'usé et délavé, il présentait le ton laiteux de l'encre sèche. L'imminence de la montée la rendait plus fébrile d'heure en heure : c'était à se demander si elle avait même noté l'arrivée de sa belle-sœur. Elle faisait des allers-retours dans l'étable, énervant les bêtes à trop se pencher sur elles pour vérifier l'état d'une patte, d'un sabot, d'une mamelle. Elle s'inquiétait que

toutes soient suffisamment gaillardes pour effectuer la transhumance d'une traite, comme nous l'avions prévu, sans que cela ne leur coupe la lactation. Dans la cuisine, elle s'assurait pour la énième fois que le pot de saindoux était plein, que la jarre d'huile était prête à déborder et que le lard était bien emmailloté dans son torchon, à l'abri des mouches. Elle était soucieuse de laisser mon père et mon frère Gustave s'entretenir seuls les quatre mois à venir. Il était peu probable qu'ils se laissent dépérir de faim : d'ailleurs, il y avait fort à parier que nous retrouverions à l'automne la cuisine dévastée, comme après le passage d'une méchante ramée <sup>(2)</sup>, et le cellier vide de toute trace de cochonnaille. Elle avait demandé à une vieille voisine, sa belle-mère n'étant plus en mesure de s'en acquitter, de préparer les repas et de faire le ménage une fois par semaine. À la décharge des hommes, ils avaient fort à faire aux champs tout l'été durant.

Puisque personne ne semblait vouloir s'en charger, il me revenait d'indiquer à ma tante les tâches qui lui incombaient. J'imagine qu'elle était tout aussi mal à l'aise que moi de la situation. Elle opposait à cet environnement, hostile sans conteste, une froideur radicale. Tout en elle, de ses hochements de tête sans paroles à son regard et à ses gestes mécaniques et efficaces, était glacé. Elle se tenait face à moi, me dominant de plus d'une tête, les mains nouées sur son tablier, habitée d'une tension que

---

2 - Sens propre : grosse averse de pluie ; sens figuré : raclée.

dénonçaient la crispation de sa mâchoire et le battement d'une veine sur sa tempe, et attendant que je lui indique à quoi s'employer.

J'avais du mal à regarder en face ce visage inconnu et pourtant familier puisqu'elle ressemblait fort à mon père : c'étaient ces mêmes yeux pâles, ce même front large et déterminé. Je n'avais pu jusqu'ici me faire une idée de sa figure et, du reste, je n'y avais pas songé, car aucun portrait d'elle n'existait à la maison. Sur la console du buffet ne trônait que la photographie colorisée de l'oncle Aimé en tenue militaire, le frère cadet de mon père, mort à la guerre.

Ensemble, nous pliâmes des draps et du linge à ranger dans les malles de transport. Ce faisant, plusieurs fois, elle m'arracha le drap des mains en le tendant trop brusquement et s'en excusa dans un souffle à peine audible. Je voyais ses doigts serrés sur la toile, tremblant comme sous un accès de faiblesse. Je craignis qu'elle se sente mal et m'avisai que personne ne lui avait proposé ni boisson ni collation à son arrivée, malgré le chemin qu'elle avait effectué à pied pour venir jusqu'aux Chaux.

Je me rendis en cuisine, préparai un cruchon de vin dilué d'eau, tranchai un beau morceau de pain et allai le lui présenter avec le pot de saindoux et un autre de crème.

Ma grand-mère me regardait faire, un air d'ostensible contrariété sur le visage. La manière dont mes proches se comportaient en présence d'Élizabeth me fit penser qu'elle devait être quelqu'un d'odieux. Et dire que j'allais devoir passer quatre mois entre elle et ma mère, lesquelles ne daignaient pas même se regarder...

En vérité, si Élisabeth nous rejoignait ce jour-là, c'était, malgré tout, du fait de la charité de mon père. Jusqu'ici, elle avait travaillé comme employée de ferme dans un canton du Livradois, distant de trente ou quarante kilomètres de chez nous, assez loin pour qu'il n'y eût aucune raison, autre que les liens familiaux, de nous voir. Or, ces derniers s'étaient si distendus que même cette raison-là n'avait pas suffi.

On disait que Montboissier, la ferme de ses employeurs, était un vaste domaine autrefois seigneurial, comptant cent-vingt hectares de terres et de bois, quarante-cinq vaches, une centaine de chèvres et de brebis, et plus d'une dizaine de chevaux et de bœufs de travail, le tout tenu et soigné par pas moins de trente personnes, hommes et femmes partageant le statut de ma tante. Rien à voir donc avec notre petite ferme des Chaux, nos dix vaches, nos vingt chèvres, notre unique paire de bœufs et nos trois cochons à l'année.

Cependant, comme elle se louait, ma tante était soumise aux aléas de l'existence et du bon vouloir des patrons. Le père de la famille propriétaire de Montboissier étant décédé, il se fit une querelle entre les héritiers, qui aboutit au démantèlement du domaine, au licenciement des fermiers en place depuis plusieurs générations et d'une bonne partie du personnel, dont Élisabeth.

C'est ainsi qu'à presque quarante ans, elle se retrouvait sans subsistance autre que le solde de son dernier mois à la ferme. Autant dire bien peu de chose.

Mon père entendit parler de cette affaire à la fête de la Saint-Georges, sans doute, car beaucoup de gens du Livradois descendaient jusqu'à Ambert pour l'occasion. Avec ma mère, ils décidèrent de proposer à ma tante d'estiver avec nous afin de lui éviter un porte-à-porte pénible pour retrouver du travail. En montagne, où l'on se croisait autant, si ce n'est plus, que dans la vallée, elle pouvait espérer trouver une place en vue de la redescente à l'automne.

C'est ainsi que me furent présentées les choses, du moins, et je n'eus guère loisir d'y redire quoi que ce fût.

Le lendemain, père et mère partirent devant avec les bœufs et tout le nécessaire à notre existence montagnarde des quatre mois à venir. Seul un peu de mobilier demeurait sur place d'une année sur l'autre ; tout le reste — ustensiles et outils, linge de table et literie — montait avec nous, ainsi qu'une bonne quantité de nourriture sèche et de garde, que nous compléterions avec notre production quotidienne et par des achats d'appoint aux colporteurs.

Par ailleurs, la distance séparant la vallée des hauts s'effectuant sans peine en une demi-journée, nous descendions — ou bien quelqu'un d'en bas montait —, une fois par semaine, pour échanger le beurre du jour contre des provisions fraîches. Nous menions ce train tous les ans ; aussi étions-nous parfaitement organisées, rompues à l'exercice.

Je montai ensuite le troupeau avec Élisabeth et les deux chiennes — la petite et sa mère, la grande Barbue. Les vaches aussi connaissaient la routine et elles aimaient la transhumance autant que nous, sachant

que d'immenses étendues de pâturage sans clôture les attendaient là-haut, ainsi que le bon air venteux qui chassait les mouches. Il n'y avait guère à les pousser ; pour un peu, c'était nous qui courions derrière.

La montée jusqu'à Meyrand était longue. Afin de faire la conversation, je parlais du troupeau. Je désignais les vaches une à une, dressant pour chacune un portrait précis de son histoire, de son caractère, de sa place, de ses accointances et de ses animosités avec les autres.

Alouette, la meneuse, était une breignée <sup>(3)</sup> rouge avec deux œillères parfaitement circulaires ; une vache très calme, imposante et douce à la fois. Sa fille, Rose-Épine, venait toujours derrière, en concurrence avec Mourelle, une barrade <sup>(4)</sup> noire, forte tête. Brillante avait les plus belles cornes du troupeau, en lyre, hautes, fières et menaçantes. C'était une bête tout à fait brave, attentive à ne jamais nous heurter de ses pointes. Elle, ainsi que Brune, Hulotte, Altesse et Gaillarde, formait le cœur de la marche, le pas bien accordé et sans trop chahuter. Félicité puis Airelle fermaient la file, talonnées par les chiennes, sans lesquelles elles se seraient laissées distancer, tant ces deux-là n'étaient pas énervées pour deux sous.

Les chèvres, elles, crapahutaient tout autour, préférant le talus escarpé et les murets en pierres sèches au creux du sentier.

---

3 - Robe de la vache Ferrandaise caractérisée par de vastes taches couvrant tout le flanc et laissant l'épine dorsale blanche.

4 - Robe « barrée », constituée de taches aléatoires.

Élizabeth m'écoutait avec attention.

Quand j'eus cité une à une toutes les vaches, elle répéta leurs noms, puis dit qu'il lui semblait reconnaître chez certaines des similitudes avec des bêtes mortes à présent, qui avaient constitué le troupeau dans sa jeunesse. Elle évoqua des noms qui, pour la plupart, m'étaient connus, en supposant des filiations que je ne pus que confirmer. Ce fut désormais elle qui fit la conversation, se remémorant des souvenirs qui semblaient l'émouvoir :

— La meneuse, à l'époque où je suis partie, s'appelait Gâtine. Je n'ai pas rencontré depuis une vache aussi bonne et brave que celle-là. Durant toutes ces années où nous travaillions ensemble, elle n'a fait que des filles. Brillante et Brune me la rappellent dans la forme, la ligne du dos, le port haut de la queue et dans la tête.

J'étais à mon tour captivée par ses propos. C'étaient les premières phrases que je lui entendais prononcer. Elle avait la voix basse, avec un léger accent du Livradois, et surtout une façon de s'exprimer clairement, une diction nette et mélodieuse, comme à la récitation d'un poème. Je trouvais cela étrange, presque risible, puis m'y habituai et en vins à apprécier l'impression d'eau sinuante, de roulement de ruisseau, tant et si bien que je ne prêtais plus guère attention au sens de ses paroles, me laissant porter par le rythme et les sons de sa voix.

Dès que nous atteignîmes le jas, elle redevint silencieuse et fermée, comme elle l'avait été aux Chaux.

Il fallut aménager la logette afin qu'elle fût fonctionnelle et aussi confortable que possible pour les

mois à venir. Elle ne comportait que deux lits-placards. Habituellement, j'en partageais un avec ma sœur Suzanne. Élisabeth annonça qu'elle allait installer pour elle une couchette près de l'âtre. Ma mère se montrait détachée de ces questions, comme si celles-ci ne la concernaient en aucun cas.

Élisabeth, guère plus disposée à y mettre du sien, se carra bientôt dans un mutisme pincé, dont j'essayai à quelques reprises de venir à bout, en vain.

Au souper, nous mangeâmes dans un silence monacal, seulement troublé par les aboiements des chiennes, alertées par la course d'un chevreuil ou la déroute d'un renard, flairant mille odeurs sauvages à la fois. Plus tard, il y eut le hululement de la chouette, signal familier qui m'avait toujours disposée à un sommeil sans trouble. Pourtant, je ne dormais pas et constatais, au bruissement de leurs draps, que ma mère et ma tante peinaient, comme moi, à s'assoupir.

Une vague d'angoisse m'envahit.

Qu'allions-nous faire si cela devait durer ainsi ?

J'en voulais à ma mère, la rendant responsable de la situation : si elle savait qu'elle détestait sa belle-sœur, pourquoi avait-elle accepté qu'elle nous accompagnât en estives ?

J'avais toujours entendu dire qu'Élisabeth était partie peu de temps après la venue de ma mère aux Chaux. À les voir ensemble, il paraissait évident qu'il y avait là un rapport de cause à effet. Sans doute, l'arrivée de ma mère à la ferme avait dérangé l'ordre établi, et Élisabeth avait perçu comme une spoliation la perte d'une partie de ses prérogatives. Ça s'était vu chez d'autres !

Je me disais que cela avait dû se faire avec pertes et fracas pour que leur animosité fût encore si tenace quinze ans plus tard.

L'été s'annonçait long, désespérément long, et je regrettais presque d'être l'aînée de la fratrie, sans quoi j'aurais été chez les Berodias à l'heure qu'il était, en place de ma cadette Suzanne, et non ici, dans ce huis clos étouffant.

